



**Le sens de la «vie» et le nouveau
Grand Dictionnaire Universel du 19^e siècle
de Pierre Larousse**

Michel Pierssens

Le 19^e siècle n'est plus ce qu'il était. Il ne pourra plus jamais être ce qu'il était encore avant que n'apparaisse le *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* de Pierre Larousse dans la version que vient d'en publier J.-Ph. Saint-Gérard aux éditions Redon sous forme de DVD-rom.¹ La différence avec la version imprimée dont nous disposions auparavant est capitale. Il ne s'agit pas d'un outil de plus, simplement plus puissant que les autres, mais d'un levier qui transforme l'aspect du monde familier aux dix-neuviémistes — un 19^e siècle apprivoisé où ne subsistaient ici et là que quelques énigmes mineures. L'ère des grandes explorations si chères à ce siècle, appliquées par le nôtre à son histoire littéraire, avaient atteint leur terme, ne nous laissant à gérer que les détails du Grand Récit.

L'un des domaines les plus immédiatement affectés par la résurrection du *GDU*, c'est la vie — ou plus exactement la biographie, c'est-à-dire la représentation que les rédacteurs choisissent d'en donner. Choix rien moins que simple et loin d'être toujours explicite ou conscient parmi tout ce que nous pouvons savoir d'une vie à un moment donné, compliqué d'interrogations quant à ce qu'il est utile (bon, souhaitable, etc.) d'en dire ou d'en taire. Une vie couchée dans le vaste cimetière des dictionnaires est d'abord un nom. Or, dans le *GDU* imprimé, une foule de noms, enfouis au sein de notices qui parlent d'autre chose, avaient disparu, effacés comme celui de la pierre tombale qui occupe le dernier plan des Misérables. Le Temps, ici, inverse la logique de ses effets : l'avenir (incarné par la technologie) révèle ce qu'avait occulté le passé et, au lieu de faire croître l'oubli, enrichit la mémoire. L'Anankè, l'évanouissement fatal de toute vie (« je sais que mon anéantissement sera complet » écrivait Lautréamont), thème majeur du 19^e siècle, débouche sur une résurrection.

Il ne s'agit ici bien sûr que d'une renaissance toute verbale, fragmentaire et même aléatoire puisqu'elle dépend de l'arbitraire de nos intérêts d'aujourd'hui. Ajoutons à cela que notre arbitraire n'est pas souverain puisque nous ne pouvons ranimer les disparus que

tout vêtus du costume que nos prédécesseurs leur ont prêté. Tout autant que les vies d'autrefois, ce que nous faisons donc revivre en fouinant dans le dédale du nouveau *GDU*, c'est son auteur, ou plutôt la vision qu'il avait lui-même de ce qu'il nous donne à voir. Mais là est peut-être toute la valeur de l'exercice : le *GDU* n'est pas tant intéressant pour les informations que nous ne pourrions pas trouver ailleurs (en cherchant bien on les trouve ailleurs) que pour les informations indirectes qu'il nous fournit sur celui qui a sélectionné les éléments épars avec lesquels nous remonterons une machine fantastique qui aura les apparences de la vie, un Golem indocile avec lequel les relations ne sont pas immédiates et faciles. Le *GDU*, immense dépôt de vies retrouvées, est un méta-Golem que nous ne pouvons pas interroger de manière routinière. Pour l'utiliser, il faut d'abord savoir ce que lui-même cherchait et nous demander de quoi se compose une vie jugée par lui digne d'entrer dans une notice de dictionnaire.

Envisagée dans sa généralité, la réponse à cette question ne peut pas être simple car les paramètres à prendre en compte se multiplient dès qu'on commence à y réfléchir un peu. Entre les « vies des hommes illustres » à la Plutarque, détaillées mais structurellement mensongères, et les sèches séries de faits avérés (ou prétendus tels) qu'offrent aujourd'hui les dictionnaires portatifs, la palette de possibilités est infinie. Quels noms retenir ? Pourquoi ? Faut-il écarter les contemporains immédiats ? Quels détails convient-il de citer ? Que faut-il occulter ? Sur quel ton parler de tous ces individus dont la plupart ne sont plus que cela, précisément : des notices de dictionnaire, recopiées et appauvries par des compilateurs de compilations antérieures ? Quelques-uns cependant sont des morts récents qui ne laissent pas indifférent, voire des contemporains bien vivants que les rédacteurs peuvent admirer, détester ou mépriser mais qui, pour une raison ou une autre, doivent être répertoriés, comme tout le monde. Et puis, toutes les vies ne sont pas intéressantes et dignes de mémoire pour les mêmes raisons : peut-on (doit-on) traiter les politiques comme les poètes, les savants comme les artistes, les femmes comme les hommes, les héros comme les traîtres ? Mais qui va en décider, en disposant de ce fait d'un terrible droit de vie et de mort imprimée ? Autant de questions que Pierre Larousse ne pouvait pas ne pas se poser ou poser à ses collaborateurs, cet auteur Protée condamné aux vues divergentes et à la contradiction mais que le maître d'œuvre, on le sait, a voulu concilier pour donner forme cohérente à son grand projet.²

UNE SCIENCE MODESTE

Dans la longue préface où Larousse explique sa démarche et situe ses ambitions par rapport à celles de ses prédécesseurs et de ses contemporains, les principes du travail biographique sont clairement posés :

La biographie proprement dite est une science très-modeste ; elle n'a guère pour but que de satisfaire au sentiment de curiosité qui s'éveille en nous dès qu'un homme a pu attirer sur lui l'attention de ses contemporains, soit par

ses vertus ou par ses crimes, soit par les fonctions publiques dont il a été revêtu, soit par ses écrits, ses travaux ou ses découvertes. Ainsi restreinte aux faits purement individuels, la biographie n'est pourtant point une science inutile; elle rend des services à l'histoire en lui fournissant des renseignements précis qui lui donnent quelquefois la clef de certaines énigmes souvent fort obscures ; elle donne aux littérateurs et aux artistes des indications précieuses qui leur permettent de mieux apprécier le génie des poètes, des écrivains, des peintres, des architectes, des sculpteurs dont ils étudient les œuvres. Enfin, si l'on considère la biographie sous le point de vue purement littéraire, on peut dire qu'elle offre quelquefois tout l'intérêt du roman joint à celui qu'elle tire de la vérité ; mais, par cela même, on peut dire aussi qu'il faut moins de talent au biographe qu'au romancier, car il peut se passer d'imagination ; tout ce qu'on lui demande, c'est de raconter les faits avec une clarté élégante, après qu'il a fait les recherches nécessaires pour distinguer la vérité de l'erreur.

Entre histoire et littérature, entre vérité et fiction, se déploie un espace du biographique qui ouvre de fait de nombreuses possibilités mais dont l'essentiel concerne la réception. L'effet produit sur le lecteur dépend donc pour une très large part des talents du rédacteur et de son sens de l'esthétique : les vies retenues le seront parce qu'elles sont intéressantes, mais pour en convaincre le lecteur, elles devront elles-mêmes être présentées de manière intéressante. On ne peut éviter de penser que le biographe doit avoir quelque chose de Balzac (malgré la condamnation passionnée qu'en prononce Larousse, pour cause de monarchisme³ et d'immoralité) : l'authenticité qui doit frapper le lecteur est faite d'un mélange réussi de réalisme et de vision, de faits et d'images dramatisés. La modernité du *GDU* est incontestable : tout le distingue de ses rivaux, prédécesseurs ou contemporains comme Littré : sa modernité est toute post-romantique. Il en résulte qu'on ne peut donc pas juger de la pratique biographique du *GDU* en fonction de celle de ses successeurs puisque ces derniers, au contraire de Larousse, auront accepté et assimilé la leçon d'austérité des historiens positivistes : des faits, rien que des faits — et aussi, ajouterons-nous, que d'ennui ! Mais qu'en est-il des pratiques antérieures et contemporaines ? Il passe en revue ses prédécesseurs, dans sa préface, et c'est l'occasion de poser lui-même les principes qui distinguent son entreprise en lui permettant de s'assimiler tout ce que les autres ont collecté. Il utilise pour l'illustrer une métaphore assez étonnante :

Semblable à la mer, qui reçoit tous les fleuves, le *Grand Dictionnaire* absorbe, en quelque sorte, tous ceux qui l'ont précédé, jusqu'à cet excellent *Dictionnaire des contemporains* de M. Vapereau, sans le contrefaire, bien entendu, et sans lui rien ôter de sa valeur et de son utilité spéciales. Ainsi faisons-nous de tous les autres. Nous embrassons, comme eux, l'essence et l'esprit des matières dont chacun traite, mais à notre manière, et, pour ainsi dire, selon notre humeur. Comme l'eau des fleuves, qu'absorbe la mer, se transforme et s'imprègne, dans son vaste sein, de principes qui la font

différente de ce qu'elle était auparavant, tout, en entrant dans nos colonnes, se transforme, s'imprègne de nos principes, et, si nous pouvons ainsi parler, de notre sel.

Ce « sel » n'est pas un corps simple, car si c'est un peu celui de la conversation spirituelle et enjouée, qui cherche à charmer l'auditeur, c'est aussi la vision politique progressiste qui motive toute l'entreprise. La critique que Larousse adresse à Michaud (l'auteur de la *Biographie universelle*) est révélatrice de ses préférences :

Les articles sont généralement rédigés avec sobriété et correction, mais sans grand éclat, nous dirons même sans originalité. En un mot, la lecture en est plus instructive qu'attachante, et on les parcourt moins pour y trouver du charme que pour y chercher des renseignements.

Vapereau, que l'on vient de voir cité un peu plus haut, n'est pas épargné :

Ces sortes de biographies, on le comprend, servent peu à la critique, et encore moins à la philosophie de l'histoire contemporaine. Cette bienveillance systématique, répétons le mot, ne saurait entrer dans le plan du *Grand Dictionnaire*, qui appelle un chat un chat, et qui sait distinguer Cartouche de Montyon. Avec cette méthode, on se fait des ennemis ; nous en savons déjà quelque chose, *sed magis amica veritas* ; et cette compensation est de nature à consoler des attaques de la vanité froissée [...] La biographie contemporaine est un champ que M. Vapereau a péniblement défriché à notre profit, et s'il ne l'a semé que de guimauves, s'il n'a pas jugé à propos de rompre un peu la monotonie du coup d'œil en remaillant de quelques bouquets de ces plantes aromatiques que l'art culinaire appelle assaisonnements, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que le *Dictionnaire des contemporains* est une œuvre éminemment utile, où l'on trouve une foule de renseignements précieux et presque toujours exacts.

Ajoutons pour être juste — plus juste que Pierre Larousse dans son apparente magnanimité — que le *GDU* paraît quelquefois recopier Vapereau, en lui ajoutant des fautes...

L'INVENTION DE LA VIE CONTEMPORAINE

Pour expliquer son projet, Larousse use d'une langue beaucoup plus légère, plus spirituelle et plus élégante que la nôtre, la langue vive et rapide du journalisme du 19^e siècle à côté de laquelle les forçats de la chronique d'aujourd'hui semblent des sujets d'amphithéâtre atteints de jargonophasie. Il dit ainsi ce qu'est pour lui une encyclopédie, de manière combien moins solennelle que dans sa préface, dans un article biographique, celui qu'il consacre à Alfred Deberle, l'un de ses principaux collaborateurs. Il était bien naturel que

les rôles s'inversent un moment et qu'un chiasme s'instaure : c'est dans une biographie que le projet global se trouve défini et que le biographe se trouve biographié :

M. Alfred Deberle est un des collaborateurs les plus assidus du *Grand Dictionnaire* depuis sa fondation. C'est là son œuvre importante, celle dont il a le droit d'être le plus fier. Nous ne voulons pas faire de compliment direct et à brûle-pourpoint à notre spirituel collaborateur : nous connaissons sa modestie. Nous allons donc prendre un biais et répondre en Normand. Qu'est-ce qu'une En-cy-clo-pé-die? Appelons à notre aide la comparaison. La lecture d'une encyclopédie peut être assimilée à une longue excursion à travers des steppes arides et désertes, des champs non défrichés, des forêts vierges, où l'on ne pénètre qu'avec un sentiment d'effroi. Marche ! marche ! crie la science, et un peu aussi la curiosité... Ici, nous faisons allusion à ces articles interminables hérissés de formules algébriques, bardés d'étymologies aryennes ; à la suite viennent la philosophie, la métaphysique, la psychologie, l'anthropologie, la catachrèse et la métonymie. Grands mots que Pradon croit des termes de chimie. Voilà ce que l'on remarque dans ces nouvelles éverglades [*sic*] de la Floride. Eh bien, pensez-vous, cher lecteur, que le voyageur ne soit pas agréablement surpris de rencontrer de temps en temps à travers ces maquis, ces jungles, ces pampas, ces savanes, quelques oasis fraîches et délicieuses où l'on voit tout à coup à sa disposition des coussins moelleux, une salle de bains (genre turc), une table chargée de mets appétissants, du Champagne frappé (Ve Clicot), des balançoires qui vous attirent, et le reste ? Mon Dieu, oui, on rencontre de tout cela dans les colonnes du *Grand Dictionnaire*, et le nom de M. Alfred Deberle marche fièrement à la tête des jeunes et beaux icoglanes qui dressent cette table destinée aux friandes, amoureuses des mets sucrés, et surtout.... épicés.

Pour situer plus précisément le grand œuvre de Larousse et repérer ce qui fait son originalité, il faudrait étudier de plus près ce qui prend forme dans la seconde moitié du siècle et qui s'épanouira tout à la fin, c'est-à-dire ce que nous pourrions caractériser, en la détournant, par l'expression que les sociologues d'aujourd'hui appellent « le récit de vie » — cette biographie parlée où le sujet se charge lui-même de l'opération. Le terme me paraît pourtant déjà convenir à toutes les allobiographies, menées toujours sur un mode très personnel, et qui prolifèrent après l'épuisement de la veine des physiologies qui avaient dominé les années 1840. Celles-ci concernaient des types ; les biographies qui leur succèdent sont comme des physiologies personnalisées. Il faut y voir évidemment l'empreinte du roman « réaliste » et plus encore du journalisme, à commencer par celle de Balzac. Dans ce genre, pensons à la série des *Contemporains* mise sur le marché par Eugène de Mirecourt. « 100 volumes publiés de 1854 à 1858, qui sont autant de biographies satiriques des célébrités de la politique, de la littérature et des arts. Les portraits sont simplement piquants lorsqu'il s'agit de personnalités conservatrices et ultras, et très féroces pour celles qui ont des tendances libérales. Cette série connaît plusieurs rééditions, dont la

dernière de 1867 à 1872» — c'est ce que dit le *GDU*, naturellement. Il faut aussi penser dans cette catégorie à la série « Les Hommes d'aujourd'hui » : 312 feuilles de 4 pages recherchées de nos jours comme déjà à l'époque) pour les caricatures en couleurs qui illustrent la première page. Comme le dit le titre complet, il s'agit d'une «Publication illustrée de Portraits-Charge en couleurs dessinés par nos principaux artistes, avec biographies anecdotiques de Pierre et Paul». ⁴ Il y aura plus tard, mais je ne peux que le mentionner, l'Album Mariani (de 1894 à 1913) puis la Collection Félix Potin, avec l'arrivée de la photographie qui marginalisera tout à la fois le « portrait » écrit et la caricature. Poussé vers le purgatoire par cette nouvelle vague de modernité, le *GDU* aura déjà perdu une partie de la sienne sans être encore devenu un objet archéologique à reconstruire.

Nous devrions, pour appuyer ces quelques remarques, et bien que toute enquête dans l'immense dictionnaire soit condamnée d'avance à la superficialité, procéder à une étude comparative et nous demander par exemple si les contemporains sont en effet traités comme les « modernes » et les modernes comme les Anciens. Une vie de femme est-elle présentée comme une vie d'homme (le *GDU* insiste sur la précocité des femmes et sur leur détermination) ? Larousse établit-il une différence d'abord entre les savants et les artistes ? Existe-t-il des références privilégiées ? ⁵ La variabilité des traitements est considérable et c'est précisément ce qui nous intéresse le plus de nos jours dans la pratique de Larousse, car c'est ce qui la distingue des encyclopédistes d'aujourd'hui : son engagement, le ton d'admiration ou de mépris qu'il n'hésite pas à adopter selon les cibles, son ironie, son persiflage, ses insinuations, ses sorties enflammées pour la «bonne» cause (c'est-à-dire la cause républicaine, la cause de l'avenir, de la justice et de la science). Larousse nous fascine le plus quand lui-même est saisi par son sujet, au point de personnaliser à l'extrême son énoncé, de dire « je », d'insister sur le *hic* et *nunc* de l'acte d'écriture dont nous sommes les témoins, comme si la notice s'inventait au fur et à mesure sous nos yeux.

Voyez comme il parle de Baudelaire :

Que conclure de tout cela, sinon qu'il y a un talent, peut-être un génie caché dans M. Baudelaire? Mais ce génie a été visité de bonne heure par le souffle du mal, et le fruit a coulé dans sa fleur ; ajoutons que cette fleur a aujourd'hui quarante-cinq ans sonnés, et qu'il est bien rare de voir se redresser une branche de neuf lustres. Toutefois, ne désespérons pas encore, et attendons. Les épis couchés par l'orage se relèvent quand ils sont caressés du soleil ; pourquoi un de ces rayons vivifiants ne percerait-il pas jusqu'à l'âme du poète ? Les anciens parlent d'une certaine lance qui guérissait les blessures qu'elle avait faites : donc, espérons les Fleurs du bien. Au moment où nous traçons ces lignes (1er mai 1866), nous lisons dans les feuilles publiques que M. Baudelaire est à l'agonie ; quelques-unes même, qui abusent d'un don de prophétie qu'elles n'ont pas, assurent qu'elles l'ont vu exhalant son dernier soupir ; mais, heureusement, des nouvelles plus

rassurantes nous arrivent. Espérons donc de nouveau que le poète complétera, corrigera son œuvre : le ciel n'a pas voulu qu'il meure, et le repentir poétique est désormais pour lui une dette d'honneur.

En fait, Larousse ne renonce jamais à moraliser, tout en se défendant de toute partialité. L'article Balzac est parfaitement caractéristique de cette attitude qui mêle le défi et l'empathie, l'admiration et la remontrance, voire l'invective ; cette position militante, c'est ce qui lui permet de trouver ses meilleures formules — arme du polémiste souvent préférée à l'instrument du savant. Il faudrait pouvoir citer tout l'article, tant il caractérise la manière du *GDU* dans ses meilleurs moments :

Quand il trace un portrait, on dirait que le modèle pose devant lui. Il avait le don singulier de vivre ses personnages, de s'incarner en eux ; c'est ce qui leur donne tant d'idéalité, quelque étranges et quelque invraisemblables qu'ils soient. On en peut dire autant de ses descriptions. Il a le talent de les colorer, de les animer, de leur donner en quelque sorte une physionomie ; il vous intéresse à un ameublement, à une tenture somptueuse ou fanée, à une allée de jardin, à la façade d'une auberge, à une vieille maison de province, à un intérieur de courtisane ou de vieux célibataire, de palais ou d'hôtel garni, de femme à la mode ou de vieille fille, d'étudiant ou d'usurier, de savant ou de bourgeois enrichi. Mais, s'il a un vif sentiment de la réalité, s'il sait en faire saillir les plus minces détails, trop souvent aussi il tombe dans la puérité et les infiniment petits, dans les excès descriptifs les plus fatigants. Quand il s'égare, et, en ce genre, il s'égare souvent, il ne vous fait grâce ni d'une ride, ni d'une verrue, ni d'un clignement d'yeux, ni d'un pli de rideau, ni d'un clou de fauteuil, ni d'un grain de poussière ; ni d'un feston, ni d'un astragale. Ses descriptions ne sont plus alors que des inventaires, et le coloriste se transforme en commissaire-priseur. Ces défauts ne firent que s'exagérer avec le temps. [...]

Nous savons que l'école réaliste, dans ses affectations d'observation minutieuse et photographique, prétend retrouver l'homme, son caractère et ses passions, dans un geste, une intonation de voix, un nœud de cravate, une mèche de cheveux, un pli de l'orteil, et mille autres misères qui sont le plus souvent des accidents du hasard. La convention joue certainement un grand rôle dans les théories de ces prétendus réalistes. Quoi qu'ils en aient, ce sont en définitive des hommes d'imagination, des poètes (qu'ils ne prennent point cela pour une injure). [...]

La réalité brutale, observée sommairement avec l'œil microscopique du peintre, qui, le plus souvent, ne réfléchit que la surface matérielle, comme l'objectif du photographe, peut donc ne pas être toujours vraie, dans le sens philosophique du mot. L'homme n'est pas seulement une série de détails ; c'est un ensemble, une synthèse, comme disent les métaphysiciens : On ne peut le juger sérieusement par la séparation des éléments,

l'émiettement, à la manière des analyses chimiques. Tel homme, que l'on condamnera sur sa caricature, aura des parties exquises qui échapperont à l'artiste, exclusif, trop grossièrement occupé de la forme, et qui ne frapperont que le moraliste et le philosophe.

[...]

Si c'est là ce qu'on nomme des types, il serait bien facile, en vérité, d'en trouver des milliers dans la littérature courante. Ce ne sont pas plus là des types qu'un puceron n'est une originalité sur une rose.

[...]

Il cousait une queue de baleine à une tête d'autruche. Avec lui, on n'est jamais certain que telle caricature qu'il vient de charbonner n'atteindra pas au gigantesque, que telle action bourgeoise ou comique ne tournera pas au mélodrame.

Au fond, la pratique biographique de Larousse ressemble infiniment plus au portrait photographique tel que le présente l'article « photographie » qu'à la biographie traditionnelle et l'on pourrait voir dans l'analyse qu'il donne de cette technique encore neuve la clé de son style biographique qui unit esthétique et éthique en un seul geste assumé :

On croit assez généralement que rien n'est plus facile à faire qu'un portrait, en photographie, puisque la lumière trace elle-même une image absolument exacte du modèle qui lui est soumis. C'est une grande erreur. La vraie ressemblance ne consiste pas seulement dans la reproduction rigoureuse des formes prises au hasard ; elle est surtout la représentation d'un aspect choisi et favorable pour donner une idée à la fois belle et juste du modèle. C'est là que gît la difficulté, et on ne semble pas le soupçonner. Aussi combien voit-on de portraits assez ressemblants pour qu'on ne soit pas obligé d'indiquer le nom de la personne représentée! Prenez dix photographes, non pas au hasard, mais choisis parmi les plus habiles, faites-leur faire à tous le portrait du même individu; un ou deux tout au plus auront produit un portrait reconnaissable à première vue ; on hésitera à reconnaître dans les huit autres le personnage photographié; là est le secret de la photographie. Pour beaucoup, la photographie est un métier ; pour quelques natures d'élite, elle est un art.

VIE VANTÉE /VIE DÉCRIÉE

Les vies déjà connues ne sont pas mieux connues grâce au *GDU*, elles le sont différemment. Les faits (pas toujours sûrs malgré les affirmations de la préface) sont à peu près les mêmes que chez les concurrents et, dans le cas des vies d'écrivains, la bibliographie est comparable, parfois plus fouillée. Ce qui diffère en revanche profondément, c'est donc

l'éthos de ces notices, le point de vue qui les moralise en créant un nouvel hybride alliant les « vies » à l'ancienne, celle qui n'avaient d'intérêt que dans la mesure où s'en dégageait un enseignement, et les vies « modernes », celles des personnages de la fiction réaliste contemporaine, mosaïque de petits faits et de perspectives morales qui relativisent les réussites comme les échecs. Les grands hommes sont des hommes comme les autres, génie mis à part, et leurs actions belles ou condamnables n'en font pas des héros du Bien ou du Mal mais des acteurs marqués par la finitude, tombés dans l'Histoire et partageant le sort collectif. Cette vision désublimée ne renonce pas à affirmer des valeurs en fonction desquelles les vies peuvent malgré tout être jugées. Pour Larousse, ardent républicain, militant de la cause du Progrès, il est juste de désigner les Justes à l'admiration et de stigmatiser ceux qu'égarèrent les « préjugés » et qui n'ont pas perçu le sens de l'Histoire, sans occulter des qualités personnelles dignes de respect. Aussi est-il intéressant de voir quel sort le *GDU* réserve à ses ennemis idéologiques, scrutés d'autant plus près qu'il leur arrive d'entrevoir la vérité et d'épouser, au moins tangentiellement, les thèses progressistes. Le type achevé de ces métamorphoses souvent observées dans un siècle déchiré où l'Histoire paraît à tous incontrôlable, c'est Lamennais :

Lamennais, on peut le dire aujourd'hui, ne fut pas un grand philosophe, et l'on a pu même contester qu'il fût un grand écrivain, car il y a quelque emphase, quelque déclamation dans son éloquence ; mais il faut reconnaître que ce fut un grand cœur. Peut-être même sa faiblesse comme philosophe s'explique-t-elle par l'extrême sensibilité, par la générosité exceptionnelle de sa nature. Ses erreurs, qui sont énormes, sont toutes dues à cette vivacité, à cet emportement de convictions, qui empêcha toujours cette froideur de raisonnement, ce calme d'étude et de réflexion si indispensables au vrai philosophe. Certes, quelque étrange que puisse être la révolution qui s'est opérée dans cet esprit si éminemment impressionnable, nous ne sommes pas de ceux qui attribuent son abdication à une colère de vanité blessée. Lamennais s'était fait sur l'Eglise, et le clergé des illusions difficiles à comprendre ; quand il y a renoncé publiquement, ce n'est pas un moment de dépit qui l'a ramené de si loin ; mais se voyant délaissé sur un terrain où les catholiques ne pouvaient réellement pas le suivre, il s'est enfin aperçu d'une vérité qu'il avait peut-être combattue antérieurement, c'est qu'en réalité il n'avait jamais été catholique, ayant fondé sur la raison individuelle, sur des systèmes dont il était l'auteur, la défense de ces principes religieux qui n'admettent d'autre preuve que la révélation interprétée par l'autorité de l'Eglise. Lamennais, en rompant avec l'Eglise, n'a donc pas été aveuglé par la colère, il a été éclairé par l'expérience.

Le prétendu baron d'Eckstein (figure réactionnaire assez curieuse qui a compté en son temps) n'a pas droit aux mêmes indulgences, mais c'est dans la notice dédaigneuse qui lui est consacrée qu'il faut aller chercher un hommage indirect à De Maistre :

Au moment de sa mort [1861], d'Eckstein, qui était aussi un orientaliste distingué, préparait les matériaux d'une *Histoire des origines de l'humanité*. Il est permis de penser que la perte de cet ouvrage, qui ne pouvait être conçu que dans un esprit de système, n'est point un grand dommage pour la science historique. D'Eckstein était assurément un esprit vif, un polémiste ardent et convaincu ; des qualités semblables ont fait, dans le même parti, un nom célèbre, peut-être immortel, à J. de Maistre ; mais d'Eckstein ne les a pas possédées au même degré, et un homme exceptionnel comme de Maistre peut seul assurer la gloire de son nom dans la défense des idées fausses et rétrogrades. D'Eckstein vient de mourir, et il est déjà oublié.⁶

VIES DE FEMME

«Les femmes ne devraient jamais avoir de BIOGRAPHIE, vilain mot à l'usage des hommes», annonce l'en-tête de l'entrée « Biographie » du *GDU* en citant Sainte-Beuve. Pourtant, le progressisme du *GDU* devait forcément se marquer plus fortement encore dans le cas des vies de femmes — avec des limites dans le cas des femmes auteurs, réparties implicitement entre muses et «bas-bleus» — ambivalence typique du siècle romantique. Après avoir cité Gautier qui avait pris la défense (relative) des femmes-auteurs, Larousse se saisit d'une remarque de celui-ci sur les mélomanes pour enfoncer le clou. Gautier avait dit : «La mélomane, dont personne ne parle, est bien autrement insupportable que le bas-bleu, qui, du moins, fait une besogne silencieuse dans la solitude ; tandis que la tapeuse de piano nous poursuit partout, dans le monde, dans les salons, où elle empêche la causerie et qu'elle encombre de romances et de paperasses musicales.» Larousse lui fait écho non sans délectation : «L'écrivain à qui nous empruntons cette spirituelle boutade n'a pas toujours été si judicieusement inspiré. Il n'importe, les bas-bleus seront bien étonnés d'apprendre qu'ils ont eu en lui un vengeur et un défenseur ; quant aux tapeuses de piano, n'en disons pas de mal, le nombre en est trop considérable ; prions Dieu seulement que les claviers résonnent moins faux et que la manie de ces dames ait enfin des bornes.» Cela dit, le *GDU* n'en montre pas moins beaucoup d'intérêt et de respect pour un grand nombre de femmes-auteurs, souvent obscures, mais dont les tribulations souvent malheureuses se trouvent ainsi en partie compensées par la perspective inespérée d'un sauvetage posthume, sinon d'une reconnaissance littéraire qui pourrait être longue à venir.

Hors du champ proprement littéraire, on ne s'étonnera pas que les biographies des féministes les plus actives demeurent équivoques, entre approbation lorsque leur engagement se confond avec l'enthousiasme républicain et ironie dès qu'il s'agit d'émancipation véritable. Un article est consacré au livre publié par Firmin Maillard sur le sujet en 1888. Le *GDU* reprend à son compte la conclusion de l'auteur dans *La Femme émancipée* : «L'idée émancipatrice a rencontré dans le socialisme le grand entremetteur rêvé qui, par des semblants d'égalité absolue, paraît élever la femme, tandis qu'il l'abaisse ou la dégrade. Cette servitude, cet esclavage dont elles parlent toutes, ne pèse réellement

que sur la femme pauvre, à laquelle il faut faire une part meilleure dans les conditions matérielles du travail et donner une éducation qui développe ses facultés et augmente sa valeur morale. Le reste est affaire de mœurs, et c'est elle qui les fait.» Inévitablement, l'accent est mis systématiquement sur le défaut de féminité des personnages biographiés. Ainsi de Maria Deraismes, dans ce portrait emprunté à un journaliste :

Maria Deraismes, lisons-nous dans le «Voltaire», sous la signature d'Une dame voilée, Maria Deraismes n'est plus de la première ni de la seconde jeunesse ; elle a bien près de cinquante-sept ans ; mais, quand je la vis pour la première fois, à la veille de la chute de l'Empire, elle n'était vraiment pas mal. De beaux yeux noirs bien expressifs, un nez fortement aquilin, une chevelure brune dont les bandeaux ondulés au fer encadraient un visage régulier et intelligent ; assez grande, un peu maigre, elle pouvait passer, sinon pour une jolie femme, du moins pour une personne fort agréable. Comme oratrice, elle a un réel talent ; elle sait beaucoup et a su s'assimiler admirablement de nombreuses lectures. Une extrême simplicité dans le débit, pas la moindre déclamation ; seulement sa voix a toujours été un peu rude, sèche, saccadée. Le geste et l'attitude ont aussi quelque chose de masculin ; elle parle généralement debout, se renverse en arrière et agite les bras d'une façon disgracieuse. Sous l'apparence très bien gardée de l'improvisation, on sent une leçon apprise et qui formera plus tard le chapitre d'un volume. Pas une ligne de notes pour rafraîchir au besoin sa mémoire. En revanche, sa sœur est là, en face d'elle, qui, au moyen de signes convenus, lui sert en quelque sorte de souffleur. En somme, ce n'est plus une femme que vous entendez ; cette éloquence heurtée a quelque chose d'hommasse. Où elle reste femme, c'est dans la mise toujours fort élégante et très soignée. Dans la vie privée, dans le monde, fort aimable, simple, naturelle, point prétentieuse.

Dans la même catégorie, Hubertine Auclert n'est guère mieux traitée:

Comme conférencière, Mlle Hubertine Auclert ne manque pas de talent ; mince, brune, le profil aigu, la voix bien timbrée, le geste un peu sec, elle parle bien, avec aisance et naturel. Sans être jolie, elle ne manque pas de grâce ; ses traits ont surtout une grande expression d'intelligence et d'énergie. Son caractère est un mélange d'audace et de timidité ; sa vie honorable et sa ténacité lui valent au moins l'estime de ceux qui manquent de foi dans l'avenir de ses idées.

Quant à Eugénie Niboyet :

Quand éclata la révolution de 1848, Mme Niboyet réclama énergiquement l'émancipation de la femme, son égalité quant aux droits civils et politiques,

et présida un club féminin célèbre dans l'histoire de l'époque, club soutenu par le journal la Voix des femmes, dont elle était le principal rédacteur. Les caricaturistes, personnages peu galants de leur nature, s'attaquèrent maintes fois au club du beau sexe et à son honorable présidente.

Les limites du progressisme de Larousse et du *GDU*, on le voit, sont aussi celles des idées reçues de leur époque, qu'ils partagent sur certains points. Cette observation nous rappelle qu'il convient de ne pas prendre le *GDU* au premier degré, toujours marqué par un engagement militant du « bon » côté — lequel n'est pas toujours le nôtre. Le biographe mérite parfois d'être fustigé, comme il ne se prive pas lui-même de lancer des piques nombreuses contre ses contemporains.

L'AVENIR DU *GDU*

La biographie est un objet simple car il forme des entités facilement repérables dans les dictionnaires. C'est pourquoi je l'ai prise ici comme une sorte de levier qui permet de sonder aisément le *Dictionnaire universel* dans sa nouvelle incarnation, tout juste ouverte à des explorations dont les principes restent à élaborer de manière systématique. Pour conclure provisoirement ce qui n'est qu'un premier pas possible, il me paraît nécessaire d'esquisser une rapide réflexion sur la résurrection du *GDU*, non plus comme outil de référence mais comme banque de données ouverte au *data-mining* (pour parler une langue qui n'est plus celle du 19^e siècle). L'essentiel est que nous pouvons désormais trouver de l'information là où il n'y en avait pas. Non qu'elle n'existât pas : ce qui manquait, c'était l'instrument capable de l'identifier et de la traduire dans des termes que nous puissions comprendre. Mais prenons garde que cette information n'est pas simplement extractible et utilisable telle quelle : chaque manipulation la transforme en faisant varier les paramètres retenus et leur pondération dans le système où le préinscrit la recherche — évidence épistémologique dont il n'est toutefois pas toujours facile de tirer les conséquences dans la pratique et dans la méthodologie qui la guide. Une méditation serait donc ici nécessaire sur la temporalité de l'information et sur ses métamorphoses, sur le *morphing* des identités biographiques comme des connaissances en général, plongées qu'elles sont dans une durée cognitive qui les conserve en les transformant. Méditation aussi sur la transformation de la connaissance que nous sommes amenés à construire du 19^e siècle, à cause de l'apparition de nouveaux outils et grâce à eux. Les hiérarchies et les relations sont à réorganiser, comme doivent être interprétés ou réinterprétés les surgissements et les disparitions, tout cela articulé en un réseau conceptuel ou notionnel qu'il faudra cartographier à nouveau. Des fils conducteurs naguère encore invisibles sont à découvrir, de nouveaux embranchements, des ruptures inaperçues. Ce qui était de l'histoire devient de l'archéologie qui transforme le présent.

Pour le dire autrement : là où nous étions assis sur une archive (plus ou moins) ordonnée, sédimentée comme naturellement, nous sommes maintenant face à des ruines : une immense accumulation de fragments dont il s'agit de découvrir la figure d'ensemble

qui demeurait cachée. Pour cela, il faut faire l'essai de multiples arrangements en faisant voyager chaque fragment dans un espace cognitif aux dimensions variées, plus nombreuses qu'auparavant, afin de rechercher sa parenté avec tous les autres. Où sont les bords par lesquels ils se joignent dans l'immense puzzle d'où surgira peut-être une représentation nouvelle, une vérité différente du passé ? Ces phénomènes restent très largement à penser, du moins dans le contexte de l'histoire littéraire trop souvent satisfaite d'un empirisme qui n'est pas sans mérite mais demeure trop étroit. C'est pourquoi la fréquentation du GDU n'est pas seulement celle d'un exceptionnel dépôt d'archives qui nous offre le plaisir de chiner comme dans un immense marché aux puces mais plus encore peut-être l'occasion de réfléchir un peu plus profondément à l'intelligibilité historique des représentations passées comme à la nature de notre relation avec le temps qui d'une part nous les conserve mais nous les propose également comme projet. En ce sens, c'est bien la partie de son œuvre à laquelle Larousse tenait le plus qui est aussi celle qui nous sollicite à nouveau le plus activement : non pas la considération passéiste du passé mais la volonté de donner forme à l'avenir.

Michel Pierssens
Département d'études françaises
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal (Québec)
Canada H3C 3J7

Michel.Pierssens@UMontreal.ca

¹ Ce titre sera abrégé ici en GDU.

² Les données essentielles sur ce sujet figurent dans l'ouvrage publié par André Rétif à l'occasion du centenaire de la mort de Larousse sous le titre *Pierre Larousse et son œuvre (1817-1875)*, Librairie Larousse, 1975. L'introduction de Jean-Yves Mollier au collectif *Pierre Larousse en son temps*, Larousse, 1995, apporte quelques précisions biographiques tirées d'un mémoire de maîtrise d'Anne Boutry resté inédit (Paris X-Nanterre, 1992). Il est regrettable qu'une œuvre aussi considérable et aussi influente que celle de Larousse ait suscité aussi peu de travaux.

³ «Ce sceptique veut imposer la foi aux masses comme un frein, comme une garantie de soumission aux supériorités sociale ; ce bourgeois tourangeau, si franchement roturier, malgré sa particule d'emprunt, exalte l'aristocratie et le régime sous lequel ses ancêtres grattaient la terre et recevaient des coups de bâton ; ce philosophe, d'une philosophie d'antichambre, préconise le gouvernement despotique, le seul gouvernement grandiose, suivant lui, le seul qui puisse prodiguer aux maréchaux de la littérature une liste civile princière ; car il faut que l'artiste mène une vie splendide. Tel est le fond de sa philosophie politique et religieuse. Ah! si celui qui écrit ces lignes devient jamais autocrate dans une Araucanie quelconque, il fera frapper la tête de Balzac sur toutes les monnaies de son empire ; et le romancier ne l'aura pas volé.»

⁴ Les feuilles publiées à Paris par A. Cinqalbre et Léon Vanier de 1878 à 1899 s'ornaient pour la plupart de couvertures dues à André Gill, les autres à Coll-Toc (son « Villiers de l'Isle-Adam » est bien connu), Emile Cohl, Choubrac, Emile Laforgue, etc.

⁵ Sur ce dernier point, je noterai en passant que si Voltaire est évidemment héroïsé (c'est l'anti-Balzac) Baudelaire se trouve curieusement traité en fournisseur d'exemples pour de nombreuses entrées lexicographiques.

⁶ Si les adversaires et les ennemis sont traités avec une partialité assumée, il en va de même, en sens inverse, des amis de Larousse. Certaines des biographies les plus curieuses du *GDU* sont celles de ses collaborateurs eux-mêmes. Tous n'ont pas droit à une notice individuelle et, parmi ceux qui ont ce privilège, tous ne sont pas traités avec la même chaleur. Il existe des degrés dans l'amitié ou dans l'estime qui se traduisent directement dans la rhétorique et le style. L'une des notices les plus frappantes de cette catégorie est celle que Larousse donne à propos de Boissière. J'en cite la dernière partie :

«Peut-être devrions-nous en rester là, d'autant plus que cette biographie a été rédigée sur des notes que l'auteur a eu la bienveillance de nous communiquer lui-même ; cependant quelque chose qui ressemble beaucoup à de l'indiscrétion nous tente singulièrement. M. Boissière est auteur du Dictionnaire analogique, ouvrage très-méthodique et non moins original. Or, en traversant dernièrement la rue de l'École - de - Médecine , nous avons aperçu à la devanture de la librairie Baillièrè une petite brochure intitulée : Autopsie de l'âme, et un gros volume portant pour titre : la Morale fouillée dans ses fondements, essai d'anthropodicée. Notre curiosité ne tarda pas à être satisfaite, et nous remarquâmes une certaine analogie d'esprit et de style entre ces deux ouvrages et le Dictionnaire analogique ; puis, sur la couverture, nous lûmes ce nom : SIÈREBOIS... Ah ça, qui trompe-t-on ici? Notre opinion est qu'il se cache sous ce bloc enfariné un pseudonyme qui donnera du fil à retordre aux Quérard et aux Barbier futurs : on retourne son habit. On se nomme BLANC-BONNET ; on signe BONNETBLANC, et le tour est joué, personne ne vous reconnaît..., pas même l'auteur du Grand Dictionnaire. »